

Qui ne regretterait qu'il en eût été autrement lorsqu'on songe que les *Contes, les Poésies pour les petits enfants, et ses jolis peuples* : "Jeunes têtes et jeunes cœurs" et "Les Anges de la Famille" couronnés par l'Académie Française, sont de la dernière période de sa vie ?

M. Ste. Beuve trouve que ses enfans parlent quelquefois un langage impossible. Il se trompe étrangement et après cette critique, nous nous permettrons de douter qu'il ait lui-même jamais étudié la poésie toute faite qui se trouve à chaque instant sur les lèvres de ces petits anges, de ceux surtout qui doivent se hâter de s'envoler au ciel et qui, il nous semble, en savent déjà quelque chose.

Nous avons entendu traiter d'invraisemblable la belle scène de la mort d'Erangeline dans le roman de Mme. Beecher Stowe ; cependant nous avons, hélas ! vu et entendu nous-même des choses semblables en tout point à celles qu'elle décrit.

A cela on nous opposera peut-être cette maxime dont, depuis Boileau, on a tant abusé :

"Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable."

La maxime est juste en elle-même : est-ce à dire cependant qu'il faudrait s'abstenir de peindre ce qui est à la fois vrai et beau seulement parce qu'on le trouve trop beau pour être vraisemblable ? Tout art, toute poésie disparaîtraient bien vite de ce monde. C'est la réalité vulgaire au contraire qu'il faudrait s'abstenir de peindre ; et c'est après elle malheureusement que court toute une section de la littérature contemporaine. Mais lorsque le vrai et l'idéal se rencontrent, il faudrait être bien difficile pour ne pas s'en contenter et pour chercher le vraisemblable dans le terre-à-terre des idées et des passions trop communes et trop réelles qui nous environnent.

Les enfans parlent plus souvent le langage que leur préteur Victor Hugo, Mme. Ségalas et Mme. Valmore que les critiques, qui jugent tout *a priori*, ne se l'imagination. Il y a un spectacle de l'esprit humain changeant et varié comme le grand panorama de la nature. Il faut l'avoir étudié dans toutes ses parties pour bien le connaître. Il nous souvient qu'un artiste observant un de ces ciels comme on en voit si souvent dans ce pays, surtout dans les plus grands froids de l'hiver, où le soleil couchant teint Phoron et les nuages de couleurs pour bien dire incroyables, nous disait : Si je peignais un tel ciel, on me dirait que c'est de la haute fantaisie. Et pourquoi cependant ne pas le peindre ? N'y eût-il pour prouver combien les enfans ont souvent d'élévation poétique et philosophique dans les idées, n'y eût-il que l'admirable facilité avec laquelle ils apprennent et récitent les vers de nos grands auteurs, l'intelligence qu'ils y mettent, et le goût évident qu'ils manifestent la plupart pour cet exercice, e'en serait assez ; et peut être aussi serait-ce assez pour faire brûler tous les recueils de vulgarités et de naïvetés que l'on a publiés à l'usage du premier âge, sous prétexte de se mettre à sa portée.

Mais les mères, — elles sont toutes sœurs comme le dit si bien notre poète — les mères apprécieront surtout la manière dont elle a su versifier leur doux langage et celui de leurs enfans.

"La mère, n'est-ce pas un long baiser de l'âme  
Un baiser qui jamais ne dit non, ni demain ?  
Faut-il ses jours ? Seigneur, les voilà dans sa main.  
Prenez-les pour l'enfant de cette heureuse femme !

Enfant ! mot qui peut dire : Amour ! ciel ou martyr !  
Couronne des berceaux ! auréole d'épouse !  
Saint orgueil ! nœud du sang, éternité jalouse,  
Dieu vous fait trop de pleurs pour vous anéantir.

C'est notre âme en dehors, en robe d'innocence,  
Hélas comme la vit ma mère à ma naissance ;  
Et si je la contemple avec d'humides yeux,  
C'est que la terre est triste et que l'âme est des ciels !

O femmes, aimez-vous par vos secrets de larmes,  
Par vos devoirs sans bruit où s'effeuillent vos charmes.  
Après vos jours d'encens dont j'ai bu la douceur,  
Quand vous aurez souffert, appelez-moi : "Ma sœur !"

Et quelle mère ne croira pas avoir elle-même improvisé, quelle mère au moins ne se souviendra pas d'avoir elle-même chanté dans un rêve ou comme dans un autre monde, la dormeuse, cette chanson du berceau, au rythme imitatif, qui semble avoir été glanée et recueillie dans la mémoire de toutes les femmes ?

Si l'enfant sommeille,  
Il verra l'abeille,  
Quand elle aura fait son miel,  
Danser entre terre et ciel.

Si l'enfant repose,  
Un ange tout rose  
Que la nuit seule on peut voir,  
Viendra lui dire : "Bonne nuit."

Si l'enfant est sage,  
Sur son doux visage  
La Vierge se penchera,  
Et longtemps lui parlera.

.....  
Mais je veux qu'il dorme,  
Et qu'il se conforme  
Au silence des oiseaux  
Dans leurs maisons de roseaux !

Car si l'enfant pleure,  
On entendra l'heure  
Tinter partout qu'un enfant  
A fait ce que Dieu défend !

L'écho de la rue,  
Au bruit accouru,  
Quand l'heure aura soupiré  
Dira : l'enfant a pleuré !

.....  
Oui, mais s'il est sage,  
Sur son doux visage  
La vierge se penchera  
Et longtemps lui parlera.

Nous en avons passé et des plus jolies choses ; le rêve d'or qu'on porte à l'enfant, le blanc duvet des anges, les ruisseaux de lait du paradis ; tout cela sans doute n'est rien de trop beau pour payer le sommeil qui doit rendre la mère si heureuse !

Ces chants n'ont point servi à bercer les petits enfans ; ils ont aussi bercé l'âme endolorie de celle qui un jour avait demandé à Dieu de ne point vieillir.

Mais vieillir ainsi au milieu de l'admission de tous sans l'avoir jamais cherchée ; vieillir en pensant et en écrivant des choses aussi jeunes, aussi fraîches, aussi pures ; vieillir en jetant des germes de bonheur, de vertu, de sagesse dans l'esprit de la génération naissante ; n'est-ce pas, comme elle le dit de sa pauvre vieille, envoyer promener son âme dans les fêtes du passé, aux chemins verdoyants d'un autre âge tout bordés de visions innocentes ? Ou mieux encore ; n'est-ce pas rester comme un ange consolateur sur les limites des deux-mondes, apprenant aux enfans à vivre, aux vieillards comment ils doivent attendre la mort, alors que l'avenir de la terre est usé pour soi, que le lien de la vie n'est plus qu'un fil de la Vierge flottant au vent d'automne ?

De douces et nobles et glorieuses amitiés, entourèrent son vieil âge. On peut dire surtout que sa réputation s'était faite d'elle-même, et par là même sa société n'en devait être que plus recherchée de tous ceux qui joignent à un cœur sensible un esprit fin et délicat. Sa modestie charmante est bien peinte dans la pièce de vers qu'elle adresse à M. de Lamartine.

"Mais dans ces chants que ma mémoire  
Et mon cœur s'apprenaient tout bas,  
Doux à lire, plus doux à croire,  
Oh ! n'as-tu pas dit le mot gloire ?  
Et ce mot je ne l'entends pas ;

Car je suis une faible femme,  
Je n'ai su qu'aimer et souffrir ;  
Ma pauvre lyre c'est mon âme,  
Et toi seul découvre la flamme  
D'une lampe qui va mourir.

Devant tes hymnes de poète,  
D'ange hélas, et d'homme à la fois,  
Cette lyre inutile, incomplète,  
Longtemps détentue et muette,  
Ose à peine prendre une voix.

Je suis l'indigente glaneuse  
Qui d'un peu d'épis oubliés  
A paré sa gerbe épineuse  
Quand ta charité lumineuse  
Versé du blé pur à mes pieds.

Cette pièce était envoyée au grand poète en réponse à une longue allégorie qu'il lui adressait. Il avait distingué la barque de Mme. Valmore à travers je ne sais combien de vaisseaux de